

"Paganini ne joue pas du violon; c'est un artiste dans l'étendue la plus large du mot, qui crée, qui invente son instrument, sa manière ses effets, jusqu'aux difficultés qu'il se donne à vaincre; il a tout pris en dehors du domaine connu de l'art. Aucun terme de comparaison possible ne se trouve entre lui et ceux qui l'ont précédé. C'est dans l'art une existence isolée, à part, une mission spéciale et particulière qu'il faut se consoler de n'avoir pas reçu comme on se console de n'être pas aussi beau que l'Appollon."

"Après cela, on nous demandera, sans doute, de donner par des paroles une idée de cette prodigieuse apparition. Quand nous aurons parlé de ces doigts dévorants qui sillonnent la corde, de cet instrument qui semble se soutenir de lui-même, tandis qu'une main forcenée (nous ne trouvons pas d'autre mot) le parcourt en tous sens par des bonds et des jets prodigieux; quand nous aurons dit que ces sons ne sont plus un air, plus un chant, mais en quelque sorte une langue que l'artiste a apprise à son instrument; quand nous aurons dit, encore une fois, que cela ne ressemble à rien ni de ce qui a jamais été vu, ni de ce qui a jamais été entendu; que cela passe l'imagination, que cet homme compose une seconde fois la musique qu'il exécute, qu'elle n'est plus à l'auteur du moment qu'il y touche, que le monde musical est à lui; croit-on qu'on aurait fait un pas vers l'intelligence de la réalité?

Malheur à qui l'aura laissé passé sans l'entendre? Le génie est-il donc si commun que l'on ne courre pas là où l'on vous assure que vous le rencontrerez à l'œuvre? Notre pauvre vie humaine est-elle donc si riche en vives sensations, que l'on se refuse à courir au-devant d'une émotion à coup sûr et toute faite?

"Et puis, ce n'est pas tout; cet homme est encore un spectacle, il porte son talent écrit sur sa figure, dans des traits d'une incomparable originalité; une incroyable naïveté de manières semble lui avoir été donnée comme pour créer un contraste avec la verdeur et l'audace de son archet. Paganini, en un mot, pourrait s'appeler un grand homme. Des grands hommes...dites-moi, en avez-vous beaucoup?"

Castil-Blaze écrivait à son tour dans le *Journal des Débats*:

"Tartini vit en songe un démon qui jouait une diabolique sonate; ce démon était sûrement Paganini. Mais non, le lutin de Tartini avec ses doubles trilles, ses modulations bizarres, ses rapides arpèges n'était qu'un petit écolier en comparaison du virtuose que nous possédons: c'était un diabletot timide, innocent, un peu niais même, de la race de ceux de Papefiguière, que la moindre chose effraye et qui n'ont jamais vu le soleil que par un trou. Vous voyez que je me donne au diable pour vous faire comprendre ce que c'est que Paganini, pour exprimer ce que j'ai senti en l'écoutant, ce que j'ai éprouvé après l'avoir entendu, l'agitation qui m'a privé de sommeil pendant toute la nuit et m'a fait dausser la danse de Saint-Guy, et pourtant je n'y réussirai pas."

"La trompette de la renommée n'est qu'un misérable sifflet pour célébrer les hauts faits du merveilleux violon. A quoi servirait de l'emboucher? J'avoue mon insuffisance et préviens mes lecteurs que ce que j'ai dit et vais dire sur Paganini n'est rien, absolument rien, en comparaison de ce qu'il fait, et mes lecteurs en conviendront après l'avoir entendu."

Castil Blaze, poursuivant sa spirituelle dissertation, traitait en ces termes le portrait de Paganini:

"Cinq pieds, cinq pouces, taille de dragon, visage long et pâle, fortement caractérisé, bien ayanté en nez, œil d'aigle, cheveux noirs, longs et bouclés, flottant sur son collet, maigreur extrême, deux rides, on pourrait dire qu'elles ont gravé ses exploits sur ses joues, car elles ressemblent aux SS d'un violon ou d'une contre-basse. Ses prunelles, étincelantes de verve et de génie, voyagent dans l'orbite de ses yeux et se tournent lentement vers celui de ses accompagnateurs dont l'attaque lui donne quelque sollicitude. Son poignet tient au bras par des articulations si souples, que

je ne saurais mieux le comparer qu'à un mouchoir placé au bout d'un bâton, et que le vent fait flotter de tous les côtés."

Le brillant critique des *Débats* déclarait que non-seulement comme violoniste, mais encore comme compositeur, Paganini offrait un type spécial, inimitable. Tous les organes de la presse exprimèrent la même opinion.

L'apparition de Paganini fut un événement au moins égal à celui des débats parlementaires, qui, à cette époque, préoccupaient fortement les esprits. Tous les concerts qu'il donna en 1831 eurent un immense retentissement, et quand il revint en 1834, il fut accueilli par des applaudissements plus frénétiques que la première fois. C'est qu'alors il était vraiment à l'apogée de son talent; il réalisait tout ce qu'on peut attendre de la plus riche organisation du monde, quand elle est secondée par un travail opiniâtre.

Sensible à tous les procédés honnêtes et gracieux, il répondait avec empressement aux invitations qui lui étaient adressées. On le vit souvent dans des réunions particulières, et vraiment on ne saurait dire ce qui étonnait le plus, de son exécution entraînante ou de sa conversation étonnante de verve et d'originalité. Paganini avait souvent les saillies les plus heureuses. Tout cela était dit avec un naturel charmant. Par un singulier contraste, cet artiste si frêle, si admiré, si applaudi, était le moins prétentieux, le plus naïf et le plus simple des hommes.

On a beaucoup parlé de ses boutados, de ses excentricités pendant son séjour à Paris; mais ces bizarreries eurent toujours une cause honorable: le sentiment de sa dignité et la noble indépendance de son caractère. A ce propos, nous citerons le fait suivant:

Un jour, la cour des Tuileries témoigne le désir de l'entendre; on lui propose un concert, il accepte. Mais, ayant demandé la veille à visiter la salle, afin d'accorder ses violons sur la disposition des lieux, on le mène au château suivant son désir. Il fait observer à un intendant que les tapisseries de la salle sont disposées de manière à supprimer l'écho, et il demande quelques changements; mais l'intendant n'a pas l'air de l'écouter. Paganini se retire blessé, bien résolu à ne pas jouer le lendemain. L'heure du concert arrive, la cour vient, s'installe sur les banquettes. L'artiste n'est pas à l'orchestre, il se fait attendre, on murmure... Et lorsqu'on envoie chez lui, on apprend qu'il n'est pas sorti et qu'il s'est couché de bonne heure.

A l'époque de son second voyage à Paris, Paganini se vit l'objet des plus graves accusations. La haine et l'envie, impuissantes à discréditer l'artiste, se mirent à calomnier l'homme trompé par d'infidèles rapports. Jules Janin lui reprocha dans un feuilleton des *Débats*, d'avoir refusé de se faire entendre dans un concert au profit des inondés de Saint-Etienne. Quand le journal lui parvint, il s'écria "J'étais bien malade, je n'ai rien refusé à M. Janin; j'ai refusé seulement de jouer aux Tuileries."

Les attaques de Jules Janin firent sur lui une telle impression, qu'il n'a plus joué depuis qu'au profit des pauvres.

Au surplus, le célèbre feuilletoniste du *Journal des Débats* a noblement réparé son erreur. Son beau livre *Sur la littérature dramatique* renferme un éclatant hommage au caractère de l'artiste qu'il avait méconnu:

"...Rien n'était plus cruel, plus injuste et plus dur, je l'avoue à ma honte, dit M. Jules Janin, que mes colères contre Paganini."

"J'avais tort dans la forme et j'avais tort dans le fond, mais l'opinion publique était avec moi." — L'opinion publique, dont on ne saurait tenir trop de compte, a dit quelque part l'archevêque de Cambrai; toujours est-il que "j'eus le beau rôle" et que tout le monde donna tort à l'avare artiste. Aujourd'hui je lui donne raison; il était son maître, après tout! Il voulait être généreux à ses heures; "il n'avait rien à faire avec une centaine de charbonniers et de mineurs qui n'avaient jamais entendu parler de Paganini; enfin, il avait sa volonté, il avait ses caprices, il